

La semaine de l’infirmière, qui fut instituée il y a 20 ans par l’Ordre des infirmières et infirmiers du Québec, se déroula cette année du 12 au 18 mai. Celle-ci visait précisément à valoriser et à promouvoir la profession d’infirmière, mais aussi, à reconnaître la contribution des infirmières au sein de notre système de santé. Pendant cette semaine, les infirmières recevaient des fleurs, des fines herbes en pots, des massages sur chaises, des crayons et des tasses à café, de la part des établissements au sein desquels elles exercent, le tout accompagné de bons mots. Nous ne voulons en aucun cas nous opposer à ces initiatives. Pourtant, nous croyons qu’il est impératif de porter une attention particulière à la reconnaissance quotidienne accordée aux infirmières.

### *La source primaire de reconnaissance*

Les données que nous avons recueillies dans le cadre de nos recherches indiquent que les infirmières soignantes, celles qui sont en contact direct avec les patients et qui représentent la plus grande partie de l’effectif infirmier au Québec, n’obtiennent généralement de la reconnaissance que des patients qu’elles soignent. Cette reconnaissance, qui leur est vitale et qui est aussi la source de leur identité, se manifeste le plus souvent à travers diverses formes d’appréciation de leur travail.

### *La feinte de la reconnaissance*

Les infirmières n’obtiennent que très peu de reconnaissance de la part des institutions pour lesquelles elles travaillent chaque jour. Lorsque cette reconnaissance est présente, elle n’est généralement pas associée au travail qu’elles effectuent à titre d’infirmières, mais plutôt à des initiatives prises par celles-ci qui se situent à l’extérieur du registre de leurs tâches. Les infirmières obtiennent ainsi de la reconnaissance lorsqu’elles acceptent de faire des heures supplémentaires, lorsqu’elles consentent à transformer leur horaire ou qu’elles endossent de nouvelles tâches — notamment des tâches administratives. Les infirmières ont donc l’impression que cette reconnaissance ne se déploie que lorsque leurs agissements correspondent à ce qui accommode les gestionnaires. Elles se doivent donc d’être extrêmement critiques d’une reconnaissance qui, lorsqu’elle est présente, est souvent déployée à des fins stratégiques pour le bon fonctionnement de l’organisation – une reconnaissance purement idéologique.

### *Des effets pervers*

Plus grave encore, c'est l'effet pervers de cette reconnaissance selon lequel les infirmières en viennent à orienter leur pratique dans une direction qu'elles n'auraient jamais envisagé. Par exemple, une infirmière qui porte une attention particulière aux besoins des familles endeuillées obtient rarement la reconnaissance de son institution, même si ce type d'intervention se révèle extrêmement salutaire pour ces familles. À l'inverse, une infirmière qui s'abstiendrait de répondre aux besoins de ces familles et qui serait ainsi plus susceptible de terminer son quart de travail à temps verrait sa grande capacité d'organisation reconnue par le discours managérial. Cela ne constitue pas une véritable forme de reconnaissance qui valoriserait plutôt les aptitudes, les savoirs et la capacité des infirmières à organiser leur pratique en accord avec les besoins des patients, mais plutôt un mécanisme permettant la modification des comportements des infirmières.

Cette feinte de la reconnaissance, ou reconnaissance « idéologique », entraîne l'évacuation continue de préoccupations et de valeurs comme l'humanisme et l'altruisme qui sont propres aux infirmières – l'effacement progressif de l'idéal professionnel de celles-ci au sein des différentes institutions. Ces pratiques de reconnaissance « stratégiques » contribuent même à inverser les idéaux des infirmières vers de nouvelles exigences qui elles s'appuient sur une logique de rationalisation où le soin perd graduellement ses lettres de noblesse au profit d'une pratique infirmière superficielle et moins coûteuse. Les infirmières qui s'entêtent à donner des soins intégraux et personnalisés doivent maintenant déployer des efforts titanesques afin de répondre, tant aux besoins réels des patients, qu'aux attentes institutionnelles avec lesquelles ses besoins entrent en conflit. Administrateurs, gestionnaires, comptables et spécialistes en ressources humaines semblent en effet oublier que donner des soins éthiques et de qualité prend du temps. Pour prodiguer des soins, les infirmières doivent effectivement entrer en relation avec leurs patients, les accompagner, être sensibles à leur souffrance sans quoi, tôt ou tard, ceux-ci se représenteront aux portes des institutions de santé anéantissant du même coup les économies promises par le discours dominant de la rationalisation.

### *Remise en question des rapports de reconnaissance*

Nous appelons les infirmières à remettre en question les rapports de reconnaissance trompeurs qui mènent à la dévalorisation de la profession d'infirmière. Les infirmières dispensent des soins qui sont essentiels à la vie et il est plus que temps que leur travail ne soit plus tenu pour acquis. Nous croyons qu'elles ont droit à une reconnaissance qui ne serait plus déployée suivant des finalités instrumentales, mais témoignerait de l'appréciation de leur travail au quotidien. Nous ne nous élevons aucunement contre la « semaine de l'infirmière », d'ailleurs nous utilisons cet

espace éditorial de manière à sensibiliser la population et les infirmières elles-mêmes quant à la reconnaissance qui leur est réellement dévolue au quotidien. Nous avons consulté les infirmières dans le cadre de nos travaux de recherche et nous nous appuyons sur des données empiriques pour affirmer que ce ne sont pas des fleurs, des fines herbes en pots, des tasses et des crayons dont les infirmières ont le plus besoin.

### *Reconnaître les besoins des infirmières*

Au quotidien, les infirmières ont besoin que les institutions pour lesquelles elles travaillent soient à l'écoute de leurs besoins. Elles veulent que l'on tienne compte de leur réalité, elles veulent être respectées et demandent à être incluses dans les processus décisionnels. Elles ont besoin que l'on reconnaisse leur droit à l'autodétermination en tant qu'être humain, que les institutions mettent fin une fois pour toutes aux heures supplémentaires obligatoires et aux menaces qui sont associées à ces pratiques coercitives. Elles ont besoin que leur autonomie professionnelle soit reconnue et qu'elles puissent agir à la hauteur des connaissances qu'elles ont acquises, et ce, sans devoir se soumettre continuellement à l'autorité des médecins. Elles ont besoin que l'on reconnaisse le soin comme une activité essentielle à la vie, dans laquelle elles se doivent d'investir un certain temps, un temps qui ne peut être calculé quantitativement — parce que chaque être humain est différent. Enfin, les infirmières ont besoin que l'on reconnaisse leur valeur sociale réelle, que l'on reconnaisse ce qu'elles font, ce qu'elles sont, et que l'on réalise tout leur potentiel — parce qu'elles ont la capacité de transformer notre système de santé.

Patrick Martin, inf., PhD(c)  
Chargé de cours

Phi-Phuong Pham, inf., BSc.  
Étudiante à la maîtrise

Faculté des sciences infirmières  
Université de Montréal